

Françoise Lison-Leroy est née en 1951 dans la région des Collines, entre une école rurale et un grand paysage. Poète et nouvelliste, elle enseigne le français à Tournai et collabore à la page culturelle du journal " Le Courrier de l'Escaut ". En 1991, le Prix de Poésie Max-Pol Fouchet a récompensé son recueil " Pays géomètre ".



Photo : Bernard Libert

Du même auteur :

Histoires de Petite Elle

Éditions Luce Wilquin, 1996; réédition Labor, 1999
(récits)

Celle que l'été choisit

Rougerie, 1999 (poèmes)

Marie-Gasparine

(Ill. George Warnant), Le Dé bleu 1999 (poèmes)

Sans mots

(Ill. Anne Leloup), Esperluète, 2000 (poèmes)

Le dit de Petite Elle

(Ill. George Warnant), L'Arbre à Paroles, 2000 (poèmes)



Le coureur de collines

Françoise Lison-Leroy





ans l'herbe jusqu'au ventre, il marchait à un mètre de ce sentier qu'il empruntait, l'aube venue, pour se rendre à l'école. Aussi vrai qu'il s'appelait Jean et que le matin dormait encore, il savait que la journée serait claire. Ses bottes de caoutchouc vert fendaient la masse fragile des fougères édentées et des herbes sauvages, de ces herbes duveteuses qu'il aimait utiliser comme sifflets. Les plus douces sont les meilleures, proclamait le grand Mahuzeau. Et il avait raison, tiens, les plus douces étaient les meilleures.

Jean en arracha une choisie avec soin, veloutée, presque dangereuse à force de tenter la pression des doigts. Il l'ajusta entre ses pouces, souffla, modula le cri monocorde de l'appel et attendit... Une fois de plus, c'était sûr, il avait donné le signal de l'éveil, à cette heure fumante où la rosée s'accorde au sursaut dernier de la nuit.

Jean caressa le tronc d'un bouleau dont l'écorce blanche semblait libérer l'énergie vivante de l'arbre. Un instant il se demanda quelle peau était la plus rugueuse : la sienne ou celle du bouleau. Et il glissa la main dans la poche intérieure de son blouson afin de sentir bien à lui la masse fourrée et palpitante de Chouh, son furet, compagnon des sentes solitaires et des heures perdues d'école. Chouh, fils de Chouh et petit-fils de Chouh, c'était François, le furet collinard qu'il avait reçu d'un oncle et qui ne le quittait presque pas. Apprivoisé depuis quelques lunes, l'animal blond connaissait tout de Jean : la chaude odeur de la peau par-dessus la chemise et la blouse de laine ; les battements du cœur, aux heures de galopade dans les chemins des bois ; les trop calmes moments d'attente sur les bancs de l'école. Et la caresse de la main d'homme, le soir, avant le sommeil. C'était à l'heure où Jean dormait que Chouh retrouvait la liberté, dans cette chambre mansardée dont il connaissait tous les recoins, les fausses issues et le couloir secret de derrière les plinthes.

Jean sortit son furet de sa cachette et lui parla doucement. Il lui dit la promesse du matin quand les terriers frémissent encore des galipettes des lapins de nuit. Lui raconta une nouvelle fois les œufs des poules d'eau au bord du Tordoïr, les oisillons des haies, Anna, la compagne furet, ses yeux rouges et ses premiers pas d'amante. Dans quelques semaines, c'était sûr, naîtraient les petits, en cette maison lointaine et blanche du bout de la clairière.

Cette nouvelle a obtenu **le Prix des Cahiers du Désert**
et a paru dans le recueil "*Le coureur de collines*"
aux Editions Luce Wilquin, 1998.

copyright Éditions Luce Wilquin

Mise en pages : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2000



Le garçon s'assit sur un tronc d'arbre, guettant les frissons du matin des collines. Cet instant de début du monde, il le connaissait par cœur. Si bien que les bruits familiers, il ne les entendait plus. Ce qu'il aimait imaginer, c'était la vie casanière, taiseuse, imperceptible des lieux cachés.

L'heure de vie des gluants, dans la vase du Tordoir, dans l'argile grouillante, le terreau spongieux des sous-bois.

Celle des casqués, des cuivrés, sous la pierre ou la souche, mille petites vies à pattes et à carapace.

Celle des terriers où gisent et têtent des lapereaux tout nus, âgés de quelques heures, laids petits bouchons de chair rose.

Celle des crapauds aux pustules suintantes, nénuphars ratés au cœur des marécages des fonds de prairies.

Celle aussi des velues, noires ou brunes, tisserandes de toiles givrées, baveuses, au milieu des sentiers humides.

Jean les entendait toutes, les palpait en pensée de ses doigts hâlés et calleux. Bientôt ce serait le moment de lâcher Chouh dans un premier terrier. Chanchouh, pensa-t-il, comme le grand-père. C'est lui qui m'a appris à chasser au furet. Chanchouh... Le nom chantait sur ses lèvres lisses et charnues.

Il reprit la carrière en pente qui descendait vers le hameau du Trieu et son Tordoir. A gauche, le pré Dumalin. Dans le bosquet, au pied de la choque, l'entrée du terrier, bien cachée parmi les herbes à peine fripées.

Jean prit le temps de humer la brume d'aube et ses picotements d'eau gazeuse. Au moment choisi, il caressa le furet de ses deux mains et l'envoya dans la galerie souterraine. La tache claire disparut en une seconde. Mission matinale et grandiose. Jean savait que Chouh ferait vite et bien. S'il y avait du gibier.

Un lapereau affolé bondit du terrier. En un éclair, Jean le saisit par les oreilles et lui asséna un coup de matraque sur le crâne. Première victime du jour. Le garçon récupéra Chouh, le glissa dans sa poche intérieure avec un morceau de boulette cuite. Il prit doucement l'animal aux yeux ensanglantés et le déposa dans son sac de toile.

Un renard pleura dans le bois voisin. Jean se demanda s'il reverrait le couple de loutres aperçu deux matins de suite, le mois dernier. Au bord d'un fossé broussailleux, il crut reconnaître l'ornière de leur passage dans les herbes jaunies.

Sur la place du bourg, des marchands installaient leurs échoppes. C'était jour de marché et quelques femmes avaient déjà pris d'assaut l'étal du poissonnier. Dans une demi-heure, l'autobus déverserait sur la placette d'autres ménagères avides. Ici et là prenaient forme des mannequins et des bustes habillés de tabliers soyeux ou de corsets de couleurs sages.

Jean survint de derrière l'église, le sac de jute sur l'épaule. Quatre prises, deux jeunes et deux fameux... Il était content de lui. Les deux jeunes, c'était pour Benoît, le prof de gym de l'école qui les lui avait commandés la veille. Sur le côté gauche de la place, devant le monument aux morts, Jean déplia le morceau de drap taché de sang vieux et y installa les deux lapins au pelage sombre. Deux superbes mâles. Le garçon ne dit rien. Il laisserait venir les curieux.

- Ils sont de ce matin ?

- Oui.

La campagnarde qui contemplait les bêtes en saisit une, la retourna adroitement, examina le poil brillant et les yeux humides de sang rosé.

- Combien ?

- Deux cents.

Une moue dédaigneuse accompagna son départ. Elle se dirigea vers l'échoppe du boucher. Celui-ci lorgnait Jean depuis quelques minutes. Il ne lui ferait pas d'ennuis mais espérait que le garde-champêtre viendrait déloger ce gamin profiteuse et impertinent, dépourvu de licence. Le contrôle, cependant, n'aurait lieu que vers dix heures. Et à ce moment, Jean serait en classe, occupé à suivre un cours de bâtiment.

- Tu les vends combien, tes deux lapins ?

- Deux cents pour un.

- Ah oui... Pas mal. Je prends celui-là. Sont beaux !



Jean enveloppa la bête dans un papier journal que lui avait donné Raymond, le fermier solitaire qu'il visitait chaque matin.

- Vous avez le compte juste ?

Les yeux bruns de l'acheteur souriaient dans son visage dur.

- Oui. Tu peux me dire où je peux trouver une boîte de pruneaux ?

- A la supérette, là.

- O.K. Voilà tes sous. Salut, garçon.

Pour un matin de juin, l'air était un peu frais. Jean ferma son blouson, regarda l'horloge de l'église : passé 8h20! Il était temps de plier bagages s'il voulait arriver à temps à l'école et garder une chance de vendre le grand lapin à un prof ou à un éducateur. Il prit la route, sac au dos et furet devant, sentit sur son visage le souffle frais qui lui revenait des collines. L'école, un peu à l'écart du bourg, ne l'avait jamais vraiment effrayé : elle était située au bord de son territoire de coteaux et de prés.

Derrière le bois, là-bas, il y avait sa maison. Cinq kilomètres de sentiers et d'écoute, de plantes complices, d'arbres et de champs, de causeries avec Chouh... La vie.

Sur le terre-plein, devant le nouveau complexe scolaire, Jean cherchait des yeux un acheteur possible. Benoît arriva à mobylette, casqué et ganté.

- Jean, tu les as, mes lapins ?

- Deux p'tits, m'sieur.

- Tu me les gardes jusqu'à midi ? A la sortie !

Jean acquiesça de la tête.

- Il m'en reste un grand, m'sieur. Des fois que les profs...

- Je vais voir. Attends.

Jean aperçut Marianne, la fille qu'il aimait regarder. Deux fois déjà, au marché, il avait pensé lui acheter un petit tablier, ou un flacon de parfum " Fleur de Paris ", avec l'argent de la chasse. L'idée l'avait effleuré de lui offrir un soutien-gorge bleu ciel, celui qui décorait le mannequin au

corps verni. Un jour, peut-être, il oserait frôler les seins de Marianne, dessus le chemisier, comme il avait vu faire les autres, par surprise. Mais il le ferait doucement, en la suppliant du regard de ne pas crier. Et puis, il l'inviterait à la chasse, le matin. Il lui montrerait Chouh, les terriers, les bêtes de l'aurore. Un jour...

- La prof de math veut bien t'en prendre un. Elle s'arrangera avec toi à midi. Maintenant, file en classe, c'est l'heure.

Jean s'avança vers l'entrée principale où était écrit, en lettres noires sur crépi blanc : Institut d'Enseignement spécial de l'Etat. Il aimait le cours d'agriculture, mais ce n'était pas comme à la maison : il y avait beaucoup trop de bocaux et de produits emballés. Et il fallait savoir déchiffrer les conseils donnés sur les étiquettes et les notices. C'est ce qu'on apprendait au cours de français.

Dans deux mois, Jean aurait seize ans. Il ne devrait plus aller à l'école. Il irait chez un entrepreneur comme apprenti en bâtiment. Peut-être. Ou il ferait un stage chez Duhaut, l'horticulteur du bourg. A moins qu'il ne reste à la maison, pour aider son père à la ferme.

Le garçon suivit le couloir qui menait à la classe 12, niveau B. L'odeur âcre de la craie lui rappela qu'il n'avait pas fait le travail demandé par le prof de bâtiment. On verrait bien. Près de son pupitre, il déposa son sac de toile en songeant que les six autres ne devaient pas y toucher. Sinon il leur casserait la figure, comme en janvier.

Madame Soyez fit une entrée souriante et commença le cours de math.

- Jean, tu as un lapin à me vendre, c'est vrai ?

- Un fameux. C'est deux cents francs.

- Entendu. Je t'attendrai à midi, à la sortie.

Ce midi-là - c'était un mercredi - Jean serait libre. Avec Chouh. Le matin, le père avait dit : " Tu rentreras avant le soir ! " Et la mère : " Oui, garçon, avant le soir. Il y a le foin du camp des haies à retourner. "

Et Jean frôla doucement des doigts la fourrure chaude du jeune furet tapi dans son blouson. Dans quelques heures, Chouh...

